

31 mars 1916, à Verdun

*Ma chère épouse,*

*Je te donne quelques nouvelles. J'essaye d'aller bien pour montrer à mon pays que je sais me battre pour lui. Avant de partir au front je n'avais point idée de l'horreur que j'allais subir... Chaque jour, je dors sur une planche de bois imbibée d'eau à cause de la pluie, ma capote qui est censée me tenir chaud ne me sert que de serpillière, mes godasses pataugent dans des flaques de bouillasse. Nous ne mangeons pas sainement ; tous les soirs c'est une bouillie de pomme de terre avec des légumes peut-être cuits à la vapeur. Nous avons avec cela une ou deux tranches de pain rassis. Pour faire notre toilette, nous nous lavons dans l'eau des tranchées ; moi qui suis pudique, je n'ai pas d'autre choix que de me laver devant mes semblables... Nous écrivons des lettres ou nous taillons de petits objets en bois pour passer notre temps. Au bout d'un mois, je ne demande qu'une chose, c'est de rentrer aux côtés de ma famille.*

*Les combats sont une véritable boucherie, des corps sont éparpillés un peu partout et j'ai de la peine à voir mes amis allongés sur le sol... Certains voient leur mort arriver très doucement car ils agonisent, d'autres au contraire ne la voient pas. D'autres encore sont éclopés. Tous les jours des projectiles de tout calibre explosent juste à côté de mes oreilles. Des grenades, des obus et bien d'autres explosifs nous abattent, nous les artilleurs. Des explosifs sortent de la terre et la pluie écrasante de lave tombe chaque jour...*

*Quand tu recevras cette lettre, mon cœur aura peut-être cessé de battre et mon âme sera peut-être au paradis. En effet, il y a quatre jours, j'étais sur le front, en toute première ligne, et un obus a explosé juste devant moi. Sur le coup je n'ai pas réalisé que j'avais perdu un membre ; j'avais juste l'impression que j'étais blessé. J'ai essayé d'appeler à l'aide mais personne ne m'a remarqué. Je suis resté plus de trois jours sur cette petite motte de terre à souffrir. Aujourd'hui, j'ai perdu mon bras gauche...*

*J'espère que pour vous, à l'arrière, tout se passe bien. J'ai rencontré un ami qui s'appelle Jean, il habite un petit village dans la Marne. Je t'avoue que je me suis mis à fumer pour oublier les conditions de vie des tranchées. Tous les soirs, je me remémore les moments passés avec vous.*

*Il faut que je te quitte la douleur m'est insupportable... Je te fais un énorme bisou. Que Dieu vous protège...*

*Je t'aime,*

*Ton soldat Michel.*